

La méésentente de Jacques Rancière, Paris, Galilée, 1995, 188 p.

Isabelle Lanthier

Volume 16, Number 3, 1997

La démocratie inachevée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040089ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040089ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanthier, I. (1997). Review of [*La méésentente* de Jacques Rancière, Paris, Galilée, 1995, 188 p.] *Politique et Sociétés*, 16(3), 158–160.
<https://doi.org/10.7202/040089ar>

La méésentente

de Jacques Rancière, Paris, Galilée, 1995, 188 p.

La politique et la philosophie politique : voilà les deux grandes questions qui servent de trame de fond au livre de Rancière qui, dirions-nous, s'inspire fortement des thèses classiques pour suggérer une lecture de ce qui fonde notre actualité politique. L'auteur propose donc une définition de la politique et de son lieu d'émergence, ainsi qu'une détermination du champ de pratique et des objectifs de la philosophie politique.

La compréhension présentée de la politique reprend ici l'argumentation que fait Platon à l'endroit des politiques d'Aristote. La politique serait le lieu de la méésentente, c'est-à-dire le lieu d'un désaccord sur le partage des biens communs entre les différentes compositions de la société. Plus précisément, la politique émergerait avec la méésentente de ce qui, à un moment particulier, définirait la « vraie » composition de la société. Elle apparaît lorsqu'un ensemble d'individus incomptés comme partie prenante de la société se fait entendre comme groupe de sans-part et dénonce l'injustice et la violation du principe d'égalité qui fonde toute société démocratique. Ces exclus confrontent ainsi leur représentation du réel à celle qui domine. Ils revendiquent leur droit à retirer de cette communauté une part égale de biens communs à celle des membres reconnus de la société. La politique est donc le lieu d'une confrontation de deux mondes, celui qui est effectif, réel, et l'Autre, c'est-à-dire cette représentation du monde qui offre une part des biens aux sans-part, soit aux groupes d'individus exclus. Elle est, en d'autres mots, l'institution du litige (p. 39).

La philosophie politique, quant à elle, a depuis toujours eu pour fonction de rétablir la société philosophique par opposition à la société politique litigieuse. Pour réaliser son projet, la philosophie politique doit, dans un premier temps, mettre au jour les fondements du litige, c'est-à-dire relever la représentation officielle de la réalité qui modèle

la police¹ et qui, d'autre part, oublie les exclus, les sans-part. Elle doit entendre ces marginaux qui, dans les faits, font également partie du réel et tenter, ensuite, de transformer la police pour les réintroduire à la communauté. La philosophie politique recherche le mensonge qui est la source de la politique. Mais son plus grand objectif est de retrouver le véritable réel, l'essence même de la société, soit la parfaite harmonie entre l'identité de soi et la communauté. Elle a pour but d'instaurer une union parfaite entre le réel et l'ordre policier.

La philosophie politique s'est exercée sous trois formes dans l'histoire. Elle s'est présentée avec Platon comme une archi-politique, où il s'agissait d'édifier et de dénombrer minutieusement les différentes composantes et les différentes fonctions qui forment la communauté. Elle assigne ensuite chaque membre à sa véritable place dans la société, reprenant ici le modèle idéal de Platon. La seconde forme de la philosophie, la para-politique, règle le problème de la politique par l'introduction de toutes les composantes litigieuses à l'intérieur même de l'ordre de la police. La troisième forme de la philosophie politique, la méta-politique, se manifeste par la dénonciation de la fausseté de la politique. C'est bien sûr la dénonciation de l'écart entre le réel et ce qui fonde l'ordre policier de la communauté. Mais c'est également la révélation des enjeux qui se camouflent derrière la fausse politique. Par exemple, la politique marxiste faisait état d'une classe ouvrière oubliée dans le partage des biens communs. Mais elle illustrait aussi la fausseté du concept de classe sociale en démontrant l'inexistence réelle de classe dans la société philosophique marxiste, où tous les individus, y compris les sans-part, recevraient une part des biens communs. La méta-politique, c'est la dénonciation de la fausseté de la politique, c'est-à-dire la révélation du mensonge social qui anime tout groupe litigieux, y compris le mensonge de leur propre discours.

La démocratie, quant à elle, n'est pas un ordre philosophique idéal. Elle se présente comme la condition de possibilité de la politique. Il y a de la politique lorsqu'il y a la démocratie, et il y a une démocratie lorsqu'il y a de la contestation par des sans-part. La démocratie accepte la critique d'un ensemble d'individus exclus de l'ordre policier et en marge de la société.

La fin de la politique se concrétise avec la fin des grands méta-récits, c'est-à-dire les totalitarismes, et avec l'avènement de la société post-démocratique reconnue par sa judiciarisation de tout l'espace social, par son État-expert et par le règne du sondage et de la « science » de l'opinion. Celle-ci se caractérise par la fin du litige et par la pratique systématique d'une logique consensuelle, où le gain optimal pour tous s'obtient davantage à l'intérieur d'un espace de négociation qu'un espace de confrontation. La logique consensuelle

1. Ce terme est pris dans son sens étymologique. Il signifie toutes activités qui se rattachent à l'organisation et à la construction d'un ordre social particulier.

suppose une absence de conflit, une absence d'exclu et une absence d'écart entre le réel et l'ordre policier. Le monde post-démocratique se voit et s'entend complètement. L'apparence de litige n'est pas envisagé comme un lieu politique, mais comme un simple problème, un simple retard. Sa résolution n'est qu'une question de temps.

Ainsi, la société post-démocratique se présente comme la fin de la politique, parce qu'elle ne laisse plus de place aux mythes, aux symboles, à l'apparence et au faux. Elle est l'arrimage parfait entre le réel et l'ordre policier. Tous les individus s'identifient à la communauté. En fait, la post-démocratie démontre l'impossibilité de la politique, parce qu'il n'y a pas de monde extérieur au sien. Il existe toutefois un paradoxe à cette fin de la politique. Le paradoxe de la post-démocratie est une hausse accrue du racisme. L'impossibilité d'un monde extérieur, mythique à l'ordre policier, explique le malaise et les tensions sociales et ramène les seules causes possibles de ces problèmes à des conditions physiques, vraies, incontestables de l'ordre, telles que le sexe, la couleur de la peau, l'origine ethnique, etc. Par exemple, les immigrants, autrefois incorporés sans distinction dans la classe ouvrière, expliquer le taux de chômage élevé. La post-démocratie affirme donc, paradoxalement, un racisme de base grossier, où la différence est pointée comme la source des problèmes.

Il est intéressant de constater qu'il existe toujours pour Rancière une essence au réel. Celui-ci émerge véritablement dans l'ordre de la post-démocratie, où il y a justement une parfaite harmonie entre le réel et l'ordre policier, où le mythe et l'artifice n'existent plus. C'est d'ailleurs cette absence d'écart entre le réel et l'ordre policier qui cause un racisme primaire tant dénoncé par l'auteur. En cette époque nihiliste définie dans ce livre par la fin de la politique, des mythes, des symboles et d'une extériorité, Rancière ferait-il alors l'éloge des méta-récits et énoncerait-il le souhait d'un retour à un monde scindé en deux : le monde idéal et le monde réel ? La politique serait-elle un moindre mal au racisme grossier ? À ces questions, il faut tout simplement se rappeler les horreurs qu'ont provoqué ces méta-politiques des cinquante millions de morts. Le racisme n'est pas l'opposé directe de la fin de la politique. Le racisme fait partie de la politique. Il est un moyen de construire une exclusion, une marge propre à toute politique. La politique se manifeste par différents moyens, par la contestation, par la création de normes, de marge et par l'exclusion. C'est cette même politique qui permet aux choses, aux sociétés de se constituer et de se définir uniques et différentes du reste qui les entoure. Il faut donc se questionner sur la possibilité d'un arrimage parfait entre le réel et l'ordre policier de la post-démocratie de Rancière.